



**HAL**  
open science

## Le corps augmenté dans un choix d'utopies et d'anticipations du 19e siècle

Françoise Sylvos

► **To cite this version:**

Françoise Sylvos. Le corps augmenté dans un choix d'utopies et d'anticipations du 19e siècle. Cathy Pomart, Céline Kuhn. Corps humain, technologies et droit, IFJD, pp.26-43, 2022, Colloques & essais, 978-2-37032-340-8. hal-04299822

**HAL Id: hal-04299822**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04299822>**

Submitted on 28 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Françoise Sylvos

## Professeur des universités – Faculté des Lettres et sciences humaines de La Réunion

IX<sup>e</sup> section

### Centre de recherches DIRE

## « Le corps augmenté dans un choix d'utopies et d'anticipations du XIX<sup>e</sup> siècle »

*Version tapuscrite de l'article publié sous cette référence :*

« Le corps augmenté dans un choix d'utopies et d'anticipations du 19<sup>e</sup> siècle », in *Corps humain, technologie et droit*, IFJD, « Colloques et Essais », Cathy Pomart et Céline Kuhn dir. , pp. 26-43.

◇◇◇◇◇

Michel Foucault: "[...] le corps humain est l'acteur principal de toutes les utopies [...]"<sup>1</sup>.

Le corps est notre principale maison. Parmi les premières habitations, à l'aube de l'humanité, les tentes ne sont jamais que des extensions du vêtement, comme le rappelait l'architecte Paul Andreu (1938-2018) en 2011<sup>2</sup>. La maison puis la ville prolongent le corps et s'identifient à lui, si l'on en croit la fameuse ville anthropomorphe de Vitruve ainsi que les jardins et édifices à forme corporelle humaine de la Renaissance<sup>3</sup>. A la même époque, un traité d'anatomie souligne les analogies entre corps et bâtiment<sup>4</sup>. De même, les termes architecturaux tels que le *squelette d'une construction* ou son *épine dorsale* renvoient métaphoriquement au corps. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la cité idéale de l'écrivain saint-simonien Charles Duveyrier (1803-1866)<sup>5</sup>, son temple à forme féminine et le temple femme dessiné par Jules Machereau font écho à ces visions d'une architecture, d'un urbanisme inspirés du fonctionnement du corps<sup>6</sup>. Les réformateurs sociaux ont accordé un crédit tout particulier à cette

<sup>1</sup> « Le corps utopique », par Michel Foucault, fait partie « d'un ensemble de deux conférences radiophoniques de 25 minutes chacune, qui ont été diffusées les 7 et 21 décembre 1966 sur France Culture dans le cadre de l'émission « Culture française » de Robert Valette.

<sup>2</sup> « Tentes et grotte », Séance d'initiation à l'histoire des arts, Inspe Réunion, mars 2011.

<sup>3</sup> Voir par exemple le colosse de l'Apennin de Giambologna (1529-1608), sculpture personnifiant la fameuse chaîne de montagne qui abrite aussi des logements.

<sup>4</sup> Sansovino, *L'édifice du corps*, 1550.

<sup>5</sup> Charles Duveyrier est un [dramaturge](#) et idéologue [saint-simonien français](#), né le [12 avril 1803](#) à Paris et mort le [10 novembre 1866](#). Charles Duveyrier, *La ville nouvelle ou le Paris des saint-simoniens*, *Le Livre des Cent-et-un*, volume VIII, 1832.

<sup>6</sup> Voir Françoise Sylvos, « Sémiologie de l'utopie en France (1800-1850) », Séminaire de Paris III « Signe, déchiffrement et interprétation », Fabula colloques, consultable en ligne [<https://www.fabula.org/colloques/document907.php>]. Dernière consultation le 13 mai 2021.

représentation organiciste et à la physiologie de la ville dont les « artères » et canaux<sup>7</sup> devaient apporter la vie.

Au même moment, l'amélioration de la santé devenait, face à des populations indigentes, le défi du XIX<sup>e</sup> siècle pour tous ceux qui se préoccupaient de la « question sociale »<sup>8</sup> :

Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant  
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,  
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,  
Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -  
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !<sup>9</sup>

Alors que le célèbre article de Michel Foucault intitulé « Le corps utopique » insiste sur la dimension symbolique des transformations du corps qui, tel le tatouage, le transcendent, le font entrer dans la sphère du sacré et le sociabilisent, alors que la fusion amoureuse apparaît à l'auteur de *L'archéologie du savoir* comme une utopie réalisée, le XIX<sup>e</sup> siècle philosophique et littéraire s'interroge d'une façon plus pragmatique sur les possibilités qu'ouvriraient à l'humanité extensions, transformations et augmentations du corps. Mais, dans les textes philosophiques, la littérature et les arts, les transformations physiques prennent effet pour le meilleur et pour le pire.

Cet article montrera que le corps augmenté est encore et d'abord, au XIX<sup>e</sup> siècle, la simple aspiration à un progrès de la santé. Cette quête médicale opposée à la malnutrition, à la sous-nutrition et au surtravail de la population laborieuse, prend place dans le cadre d'une pensée qui met en parallèle la corporéité des hommes et celle de la société ou de la ville, cité moderne qui apparaît comme une imitation surpuissante du corps humain. En second lieu, on abordera les appareillages et extensions qui optimisent le potentiel humain dans les anticipations. Puis il sera question de l'augmentation des facultés intrinsèques du corps, que les solutions envisagées soient chimiques, ou anticipent sur les hypothèses de la génétique.

## L'Hygiénisme de Cabanis ou les fluides de la ville

Avant les saint-simoniens, Pierre Jean George Cabanis (1757-1808) avait mis au point une doctrine hygiéniste qui était l'*analogon* d'un corps bien portant. Pour ce médecin, physiologiste et homme politique français, il existe un parfait isomorphisme entre le corps physique d'un individu et le corps que compose la collectivité à laquelle il appartient. L'essai intitulé *Rapport du physique et du moral de l'homme* (1802) illustre le parallèle entre corps et société dont prennent acte dans le langage courant des expressions telles que « le corps social » ou « l'organisation », englobant toutes les fonctions vitales du corps. Compte tenu du matérialisme des réformateurs sociaux du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>, cultiver son bonheur, c'est d'abord cultiver son corps, veiller à son bien-être, comme l'avaient déjà

<sup>7</sup> « Si vous abaissez vos regards, ils se porteront sur la vallée où circule la Seine. Cette plaine sablonneuse et aride est changée en une verte prairie. On a creusé dans la presque île un lac entouré de digues, qui ne reçoit les eaux que dans des débordements dont il diminue la violence, et qui l'été, au moyen d'écluses, les rend pour l'arrosement, en même temps qu'il procure à la navigation celle qui lui est nécessaire. On ne fait qu'apercevoir à travers des plantations de peupliers argentés, et de platanes d'Orient, ce beau canal qui assure à la capitale une communication sûre et facile avec la mer : l'hiver même ne ralentit point le cours des opérations de commerce. Lorsque la gelée est assez forte pour faire charier le fleuve, la glace dans le canal a de la consistance ». (Duc de Lévis, *Les voyages de Kang-Hi*, Renouard, tome I, 1812, p. 195).

<sup>8</sup> Allusion à un poème de la *Légende des siècles* (*Nouvelle Série*, Section XXIII [*Les petits*], Poème IV).

<sup>9</sup> Victor Hugo, « Mélantholia », in *Les contemplations*, Livre III.

<sup>10</sup> Il peut sembler simpliste de les caractériser ainsi car il y a aussi parmi eux des catholiques schismatiques, tel Félicité de Lamennais, ou des tendances contemplatives et mystiques. Cependant, une tendance massive se fait jour à créer les conditions du bonheur « en concret » (expression de Charles Fourier) et à mieux gérer les ressources d'un pays grâce à l'essor de la science sociale (Enfantin, *Mémoires d'un industriel de l'an 2440*).

laissé entendre bon nombre de textes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui opposaient les besoins vitaux et l'appel de la nature aux tabous générés par la religion et la morale<sup>11</sup>. Cette aspiration à l'épanouissement physique fait appel à la création de conditions sociales propices à la santé. A telle enseigne, Cabanis réforme totalement l'institution hospitalière. Dans l'utopie hygiéniste, le corps est le témoin du progrès, tant la santé des individus reflète l'état de la société. Cette analogie aura un grand succès tour au long du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que Félix Bodin, auteur d'une fiction intitulée *Le roman de l'avenir* (1834), note que « l'une des lois de l'univers [...] s'applique à la vie sociale des hommes comme au mouvement des corps »<sup>12</sup>.

La pensée de Cabanis est emblématique de celle des réformateurs sociaux du XIX<sup>e</sup> siècle et des auteurs de fictions politiques pour lesquels le corps devient un enjeu essentiel, l'une des pierres angulaires du progrès social. La notion de garantisme sensoriel attachée à l'utopie fouriériste permet de renouer avec cette priorité accordée par Cabanis aux besoins du corps<sup>13</sup>. Réinvestissant l'esprit encyclopédique des Lumières, la croyance optimiste en la perfectibilité de l'homme et de la société se propage avant de devenir une religion. Qu'elles plaident en faveur du positivisme ou le soumettent à l'épreuve de la fiction, utopies et anticipations de la fin des Lumières et du XIX<sup>e</sup> siècle se fondent sur la foi dans le progrès.

Favoriser la circulation dans la ville devient essentiel. La circulation des populations, de l'eau, de l'air ou de la lumière sont la panacée pour les contemporains du développement de la physiologie, discipline qui étudie les propriétés des tissus des organismes vivants. A la manière d'un organisme sain, dans lequel circulent toutes les fluides, les urbanistes réels – qui percent des boulevards – , les techniciens du génie civil – qui irriguent et drainent les eaux – et ceux des fictions sont, à la suite des physiocrates, tel le médecin économiste Quesnay, marqués par la hantise de la sécheresse et de la stagnation. Pas de progrès sans développement des transports, de la voirie, ni sans cette philosophie de l'urbanisme qui met en relief les besoins modernes en eau salubre, en air et en lumière<sup>14</sup>. Les idéologues du progrès alignent leur vision de l'édilité sur cet esprit hygiéniste venu d'Angleterre dont rendent compte les historiens du sensible<sup>15</sup>.

## La corporéité urbaine et le lyrisme moderniste de Duveyrier

On comprend alors aisément la métaphore anthropomorphe du saint-simonien Charles Duveyrier, qui rêve d'une ville dont chaque quartier serait l'équivalent d'un membre ou d'un organe du corps. Au début de son poème utopique, *La ville nouvelle ou le Paris des saint-simoniens* (1832), Dieu en personne prophétise l'avènement d'une cité de progrès. Cette cité moderne répond à l'idéal saint-simonien pour lequel le bonheur du genre humain doit être confié aux industriels, aux savants, aux techniciens et aux artistes<sup>16</sup>. Parfaits représentants de cet idéal de circulation qui caractérise l'hygiénisme, Duveyrier et son Dieu n'établissent aucune distinction entre la création de l'homme au moment de la Genèse et la naissance de la ville moderne, industrielle et harmonieuse. Leur prose exaltée confond avec emphase l'homme et la cité. Un parallèle est tracé entre les « chairs, les os, les

<sup>11</sup> « En vain lui dira-t-elle [la religion] d'étouffer les désirs et les mouvements inhérents à la nature ». (Baron Paul Henri Dietrich d'Holbach, *Essai sur les préjugés*, Londres, Naigeon, 1770, p. 133).

<sup>12</sup> Félix Bodin, *Le roman de l'avenir*, Lecoq et Pougin, 1834, p. 143.

<sup>13</sup> « Au XIX<sup>e</sup> siècle, pas de dilemme entre l'âme et le corps de la cité, dont la disposition est le symbole de l'harmonie et du bon fonctionnement du corps social. Il faut, exige Fourier, faire cesser « les diatribes de la morale contre les sens (Françoise Sylvos, « La quête du beau dans quelques utopies de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », in Jean-Louis Cabanès. *L'esthétique en acte*, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2009, p. 247).

<sup>14</sup> Voir par exemple les travaux d'irrigation dans les deux principales fictions utopiques de Balzac, *Le médecin de campagne* (1833) et *Le curé de village* (1841). Cet idéal de fluidité, qui reprend en charge les réflexions des physiocrates, est en phase avec le *credo* libéral de la circulation des biens et des personnes. Il est actualisé dans de nombreuses fictions utopiques méconnues et dans des textes plus populaires tel que le roman de Verne *Les Cinq cent millions de la Bégum*, où Franceville est une cité remarquable par la gestion de l'eau (1879).

<sup>15</sup> Voir Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Flammarion, « Champs », 1998.

<sup>16</sup> Le saint-simonisme est la philosophie qui a été à l'origine du positivisme, centré sur le culte du progrès.

nerfs, la cervelle et les entrailles de l'homme », auxquels la secousse divine, à l'aube des temps, donna vie, et « les membres et les organes de la ville », sortis du chaos par la grâce de la volonté divine et du progrès<sup>17</sup>. Une conception à la fois lyrique, mystique et moderne du corps urbain se fait jour. La « ville nouvelle » n'est autre qu'une créature animée, empruntant son modèle au corps humain, décrit de manière anatomique et physiologique et engendrée par la nouvelle Genèse de l'homme et de la société selon l'idéal saint-simonien.

Mais la vision de Duveyrier perfectionne ce modèle. La ville est au corps humain ce que les géants sont à l'homme. Le mot « colosse » est, dans le poème, répété de manière insistante par Duveyrier pour désigner la ville<sup>18</sup>. Sans doute y a-t-il là, outre la référence à Vitruve identifiée par de nombreux commentateurs et cohérente avec l'idéal de fluidité corporelle décrit plus haut<sup>19</sup>, une référence au colosse de Rhodes, statue de trente mètres qui dans l'Antiquité célébrait une victoire militaire et le culte du soleil. Le perfectionnement apporté à la première Genèse par cette « deuxième création » qu'est la ville moderne tient donc à un changement d'échelle, à la dimension collective d'une « armée industrielle »<sup>20</sup> infiniment plus puissante qu'un individu isolé. Remarquable par son gigantisme, la ville saint-simonienne imaginée et chantée par Duveyrier est un corps humain aux forces décuplées par la synergie de toutes les capacités rassemblées en un même lieu, par l'harmonie qui unit les forces de tous les travailleurs dont l'improbable cortège<sup>21</sup> est le symbole d'une entente profitable à tous, célébrée à travers la mise en scène poétique d'une fête populaire du progrès. Ce symbole donne un sens à l'expression « faire corps », à l'idéal collectiviste des réformateurs sociaux.

L'énergie d'ensemble des citoyens bénéficie de la force procurée par les énergies nouvelles – vapeur, électricité - ; elle profite de la puissance de nouveaux outils et modes de productions, machines gigantesques et industries :

On voit se mouvoir au milieu des airs d'immenses engins qui marquent le temps dans l'espace; des étincelles jaillissent, et des nuées de vapeur montent dans le ciel [...] <sup>22</sup>

Ce vaste hymne saint-simonien célèbre la puissance laborieuse du peuple et la modernité technique. D'un ton prophétique, il réalise un compromis entre la description poétique des technologies

<sup>17</sup> Pour saisir ces effets de répétition et appréhender l'allégorie du corps social, il est important de lire un extrait de cette prose où il est question de la « nouvelle création » tirée des « entrailles de la terre » (Charles Duveyrier, *La ville nouvelle*, *op.cit.*, p. 323) :

« Voilà le colosse dont mon doigt creusera le tracé sur le sol.

Les membres qui le composeront, divisés et mêlés, sont une masse monstrueuse, informe, inanimée, morte. Ils sont comme étaient les chairs, les os, les nerfs, la cervelle et les entrailles de l'homme avant que d'une secousse de ma volonté je fisse se dresser cette masse inconcevable et effrayante en un être harmonieux et vivant : avant que les os s'emboîtassent les uns dans les autres ; que les nerfs, les veines, les chairs, s'appliquassent sur les os ; que la cervelle versât dans le crâne sa membrane fragile ; que la tête prît place sur les épaules, le coeur, le foie sous les côtes, les entrailles aux cavités du bassin ; et que l'homme parût superbe, radieux, merveilleusement ordonné comme un seul édifice.

Ainsi je ferai sortir de leur chaos hideux les membres et les organes de ma ville. Je les appellerai à grands cris de voix d'hommes et d'instruments de musique ; et tous, doués de mouvement, prendront leur place.

On verra les manuscrits, les livres, les cartes et les rouleaux de dessins et d'images de la Bibliothèque, s'avancer en une armée innombrable vers la galerie du Louvre, bâtie des mains du dernier de mes capitaines. Ils seront portés sur le dos de soldats. Des régiments auront été dressés à cette manœuvre ; les officiers les coucheront en ordre sur leurs rayons et dans leurs cases, et le cerveau de ma ville se formera. On verra tous les vieillards illustres de la science et de l'art dont la vie est encore un travail, mais un travail d'observation, d'attention et de jugement, entrer par files au frontail et aux ailes du palais, et ma ville aura des yeux et des oreilles. (*Ibid.*, p. 328).

<sup>18</sup> Voir par exemple *Ibid.*, p. 332. Mais les occurrences du terme sont innombrables.

<sup>19</sup> Dans cet apologue de Vitruve (*De Architectura*, Livre II), Dinocrate propose à Alexandre le Grand de « donner au mont Athos la forme d'une statue d'homme qui tient en sa main gauche les remparts d'une très vaste cité, et en sa droite une coupe qui reçoit les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne pour les verser dans la mer ». cf. Frank Lestringant, « Paysages antropomorphes à la Renaissance », in *Nature et Paysages*, Dominique de Courcelles dir., *Etudes et rencontres de l'Ecole des Chartes*, n° 24, 2006, p. 261.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 331.

<sup>21</sup> « Cette caravane sera longue et marchera au pas lent de la science [...] » (*Ibid.*, p. 330). Il s'agit très exactement ici du défilé des malades de la ville. Mais, au fil du poème en prose, tous les corps de métier se joignent au cortège.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 337.

modernes les plus avancées - « j'ai bâti [...] de grands animaux de fonte, aux muscles d'acier, à l'âme de vapeur, qui marchent seuls »<sup>23</sup> - et la religion. Cette prose lyrique porte en germe la doctrine positiviste de la religion du progrès - et n'est pas sans faire penser à ce que sera, la spiritualité en moins, la propagande des pays soviétiques. Charles Duveyrier, baptisé par ses camarades saint-simoniens le « poète de Dieu », ne salue pas seulement en la modernité technique une deuxième genèse. Il exalte le dynamisme<sup>24</sup> et rêve l'extension du domaine de l'humanité en marche vers la conquête de l'espace dans sa dimension verticale :

Aux entrailles de la terre ferme, j'ai fait plonger l'homme comme un plongeur, et je l'ai fait voler, vrai vautour, au haut des nuées<sup>25</sup>.

Le progrès est avant tout l'amplification du rayonnement humain dans l'espace et l'accroissement de la vitesse de déplacement<sup>26</sup>. De même que l'hymne de Duveyrier à la modernité, nombreux sont les textes contemporains à saluer l'évolution des mentalités en faveur du progrès et à développer les outils par lesquels l'homme prétend vaincre la pesanteur et la pression sous-marine.

## Appareillages et habitacles : l'optimisme de Félix Bodin

L'appareillage de l'humain sert l'ambition conquérante et impérialiste de l'occidental du XIX<sup>e</sup> siècle. Peu après 1830, l'irrationnel ne suffit plus et, à la faveur de l'idéologie du progrès, il se combine avec la science dans des œuvres qui correspondent à la catégorie de la rétro-SF. La rétro-SF est un genre de fiction faisant appel aux ressources de l'imaginaire scientifique avant la période attestée par les historiens de la littérature, qui, généralement, placent entre Verne et Wells le curseur temporel de la naissance de la science-fiction. Dans les récits de Félix Bodin, de Souvestre ou, postérieures à Verne mais moins connus, de Robida (1848-1926), les limites du corps humain sont transgressées par toutes sortes d'artifices. Dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, fictions, poèmes et illustrations inventent, à partir des innovations réelles, des outils censés optimiser le potentiel et l'apparence du corps humain, le libérer des tâches les plus pénibles. Tous les moyens sont bons pour parvenir à ce résultat, appareillages, imitation par la robotique, véhicules, potions chimiques, sélection, réduplication.

Dans le prolongement des projections et maquettes de Léonard de Vinci, qui dessinait dans ses carnets des mécanismes permettant de voler, moult fictions utopiques et anticipations accordent une place essentielle aux prothèses, aux appendices, aux perfectionnements réels ou supposés de la morphologie : après les *Aventures de Peter Wilkins* par Robert Paltock (1751) et *La découverte australe* de Restif de La Bretonne (1781), les fictions qui prétendent réaliser le rêve humain du vol ne font plus appel aux appareillages. Ballons et aérostats foisonnent dans les utopies, depuis *Le vallon aérien* de Jean-Baptiste Mosneron de Launay (1810) jusqu'au *Voyage en Icarie* de Cabet (1840). Le but de ces inventions est de décupler le potentiel de l'homme, désormais apte à se déployer plus vite et plus loin que par le passé.

Avec les ballons et la vogue de l'aérostation qui se développe après l'invention des frères Montgolfier (1783), bien que les ailes mécaniques ne soient plus en vogue, la métaphore aviaire est toujours d'actualité. Dans *Le roman de l'avenir* de Félix Bodin, les aérostats sont baptisés de noms d'oiseaux :

Une prodigieuse quantité d'aérostats de toutes grandeurs, de toutes formes, cigognes, pigeons, hirondelles, suivant la position et la fortune des voyageurs, sont venus de tous

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 321. Certaines des machines dont parle Duveyrier étaient en fonctionnement en Angleterre mais il fallut en France attendre la décennie 1840 pour que s'implantent de gros complexes industriels.

<sup>24</sup> Le mouvement ascendant, descendant, sinueux, affecte toutes choses dans ce texte. Il est fébrile, omniprésent. Duveyrier imprime à sa vision urbaine une grande vitalité.

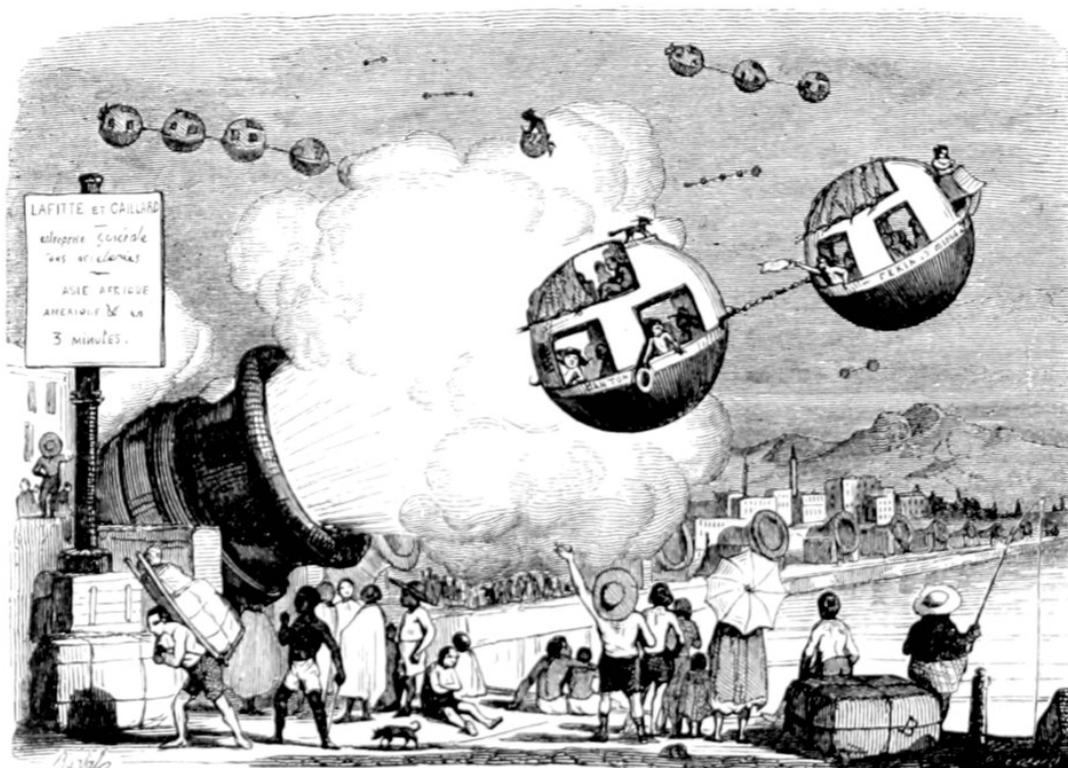
<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Claude Pichois, *Littérature et progrès. Vitesse et vision du Monde*, La Baconnière, 1973.

les pays habités de notre planète s'abattre sur la vaste plaine qui sert de pied à terre à Centropolis<sup>27</sup>.

Les moyens de lévitation ne sont plus attachés directement au corps de l'homme, comme l'étaient les appareils imaginés par Restif de La Bretonne dans *La découverte australe* ; mais les transports aériens accroissent les capacités corporelles et sont des habitacles aériens comparables au bâtiment, extension et protection primordiale du corps :

Les perfectionnements merveilleux qui, depuis deux siècles, ont donné à la faculté locomotive de l'homme la plus haute extension qu'elle puisse atteindre, selon toute apparence, ont produit de singuliers effets sur la constitution physique et sur l'état moral du genre humain<sup>28</sup>.



NOUVEAU MOYEN DE PASSER LES RIVIERES (Emile Souvestre, *Le monde tel qu'il sera*, Coquebert, 1846, p. 26)

Conséquence du développement de l'aérostation, la mobilité devient le changement structurel qui définit l'ère moderne d'après la fiction de Bodin. Les peuples changent physiquement dans leurs apparences, poussés à se rapprocher et à s'unir grâce aux voyages. Le champ d'action de l'humanité lancée à la conquête de tous les espaces, terrestre, sous-marin, céleste, s'est élargi. Bodin n'intègre pas l'invention récente du scaphandre, dont le prototype a été créé en 1824. Mais son récit mentionne une vaste cloche sous verre, qui rappelle la cloche de plongée, dont le dessin, perfectionné et mis en oeuvre par Edmond Halley en 1690, remonterait à Alexandre le Grand. La cloche de plongée permet de transgresser les limites qui interdisaient auparavant à l'homme tout accès aux abysses :

Les salles aquatiques ont bien leur mérite aussi pour la tenue des assemblées dans les pays chauds, ou dans les autres pendant la canicule. On en a fait de merveilleuses en Hollande, en Chine, au Japon. Celle qu'on imagina, il y a quelques années, sur le lac de Genève, était certes la plus ingénieuse application du simple procédé hydraulique avec lequel on fait retomber un jet d'eau sous la forme d'une demi-sphère, et comme une de

<sup>27</sup> Félix Bodin, *op.cit.*, p. 146.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 142.

ces cloches de verre sous lesquelles on mettait autrefois les pendules et beaucoup d'autres choses. C'était vraiment un coup d'œil curieux, dit-on, qu'une assemblée de quatre ou cinq cents personnes séparées par un grand radeau circulaire de la surface tranquille et diaphane du lac, et placée sous une vaste coupole qu'on eût dite de cristal, tant l'immense nappe d'eau qui la formait par sa chute non interrompue était polie, homogène et comme d'un seul morceau<sup>29</sup>.

On constate qu'il existe déjà bien avant Jules Verne des fictions émaillées par les fruits d'un techno-imaginaire qui répond à une quête de perfectionnement. L'appareillage est présent dans *Le monde tel qu'il sera* de Souvestre en 1846. C'est le corset orthonasique qui permet de redresser son nez à une époque lointaine où il est possible de choisir son nez sur catalogue<sup>30</sup>. C'est le corset de Madame Atout, qui est beaucoup plus qu'un appareillage. Il semble vivant dans la mesure où l'on a l'impression de le voir respirer<sup>31</sup>. Les appareillages destinés à perfectionner l'apparence sont considérés par Souvestre comme une entorse à la vérité et la comparaison du corsetier à Allah est pleine de malice mais profonde : le perfectionnement du corps est une forme d'hybris et un sacrilège. La concurrence d'un simple technicien avec le créateur originel est d'avance ridiculisée et désamorcée par le comique de situation, le voyageur en l'an 3000 ayant accidentellement surpris Madame Atout sans son corset et percé à jour les secrets de la cosmétique dont elle s'entoure. L'illusion ne trompe que les étrangers à cette femme et est désavouée par l'expérience de l'intimité. Quelques années plus tard, l'auteur d'un voyage utopique dans la constellation de Cassiopée, qui est aussi un médecin et l'auteur d'un traité de calliplastie – littéralement « remodelage chirurgical en vue de créer une forme esthétique » - , fera l'apologie des interventions esthétiques visant à embellir l'apparence physique, tout comme les magnifiques décors, tableaux et pièces dépeints dans l'ouvrage subliment la vie artiste des citoyen de « Star », capitale de la constellation (*Star ou psi de Cassiopée*, 1854)<sup>32</sup>.

## L'élevage *in vitro* ou le pessimisme de Souvestre

Ces extensions du corps que sont les habitacles aériens et sous-marins ne sont pas nécessairement bien perçus par les écrivains futuristes du XIX<sup>e</sup> siècle. Félix Bodin puis, dans *Le monde tel qu'il sera*, Emile Souvestre, se moquent de l'agitation créée par la vogue des voyages. La dérision côtoie la fantaisie lorsque Souvestre imagine les touristes changés en hommes-canons et Grandville, les ponts reliant entre elles des planètes (*Un autre monde*, 1844).

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>30</sup> « Depuis que nous nous sommes rencontrés au cap de Bonne-Espérance, j'ai formé une société anonyme pour exploiter le brevet du docteur Naso ! Vous savez, ce Péruvien qui vient d'inventer un corset orthopédique pour les nez déviés. Mais pardon, voici un voyageur à qui j'avais donné un prospectus et qui désire me parler. » (Emile Souvestre, *Le monde tel qu'il sera*, Coquebert, 1846, p. 54).

<sup>31</sup> « [...]madame Atout attendait Marthe et Maurice ; mais bien que ce dernier l'eût aperçue la veille, il ne put la reconnaître ; la réalité et l'apparence ne formaient plus qu'un seul être. La femme était entrée dans le corset de manière à y disparaître ; le corset seul restait visible ; lui seul vivait ; madame Atout n'en était plus que l'organe moteur ! Maurice s'inclina confondu, et ne put s'empêcher de murmurer, en sa qualité d'orientaliste : — Le corsetier est grand !... » (*Ibid.*, p. 71).

<sup>32</sup> « Un art tout à fait en harmonie avec les coutumes des Tréliors prit naissance dans les temples de Starilla. Il avait pour but l'embellissement de l'homme, et se composait des procédés qui pouvaient produire ou compléter la beauté humaine. Cet art, en un mot, était une sorte de calliplastie. » Une note renvoie à « Essai de Calliplastie », par le Dr C. I. D. ; un grand in18. Paris, 1846 (*Star ou Psi de Cassiopée, Histoire merveilleuse de l'un des Mondes de l'Espace*, Paris, Denoël, 1972, p. 66). C. I. D. est le pseudonyme de Charles-Ischir Defontenay, qui a également publié *Le Trésor de Beauté, ou l'Art de corriger les Différences du Visage...*, Paris, Moquet, 1850. Voir « La quête du beau dans quelques utopies de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *op.cit.*, note 2.

Lorsqu'il est question de la procréation, l'angoisse prend le pas sur le rire. Se substituer à la nature et à la mère biologique est vu au XIX<sup>e</sup> siècle comme sacrilège, comme le montre déjà le récit de Mary Shelley (1797-1851), *Frankenstein*. L'allaitement à la vapeur, imaginé dans l'anticipation de Souvestre et administré sur décret de la communauté scientifique, dépersonnalise totalement ce geste maternel. Les femmes sont libérées de l'allaitement mais le prix à payer pour la mécanisation est que les bébés alignés comme des objets sur des étagères sont contraints de se nourrir à heure fixe ni plus ni moins que du bétail :

C'était une immense galerie garnie, aux deux côtés, d'espèces de planches à bouteilles, sur lesquelles les enfants étaient assis côte à côte. Chacun d'eux avait devant lui son numéro d'ordre et le biberon breveté qui lui tenait lieu de mère. Une pompe à vapeur, placée au fond de la salle, faisait monter le supra-lacto-gune vers des conduits qui le partageaient ensuite entre les nourrissons. L'allaitement commençait et finissait à heure fixe, ce qui donnait aux enfants l'habitude de la régularité. Tous devaient avoir un même appétit et un même estomac, sous peine de jeûne ou d'indigestion; on eût pu inscrire à l'entrée de la salle comme sur les portes républicaines de 1793 :



### **L'Égalité ou la mort !**

La description de la « maison d'allaitement » met l'accent sur la déshumanisation par la numérotation, sur la mécanisation et la chimie, le sein étant remplacé par un tube et un entonnoir tandis que le lait maternel est imité par une substance artificielle réputée meilleure que le fluide naturel. L'impact créé par ces images sur l'affect du lecteur est fort. La base de la cellule familiale est mise en cause à travers le lien mère/enfant. C'est donc, implicitement, le cœur même de l'Humain qui pâtit de l'intrusion de la science dans le développement précoce de la vie. L'utopie du progrès patentée par l'Académie des sciences vire alors au cauchemar. Emile Souvestre imagine une technique de forçage pour le développement des enfants qui, comparée à une expérience sur des rats, s'inspire de la culture sous serre. C'est l'œuvre du dénommé M. Hâtif ; et ce nom de fantaisie symbolise le rythme effréné et le productivisme de la société de l'an 3000, appliqué à la procréation

et à la croissance. Hâtif « a trouvé moyen d'appliquer aux enfants le système des serres chaudes, et [...] obtient des enfants forcés, comme les jardiniers obtenaient autrefois des melons de primeur. Il lui suffit de placer ses élèves sur une couche propre à hâter la sève intellectuelle, et de veiller au thermomètre qui indique le degré de chaleur nécessaire pour la maturation de leurs cerveaux [...] »<sup>33</sup>. L'élevage des enfants sous verrine semble anticiper sur les expériences de fécondation *in vitro*, sur la réalité augmentée du clonage. L'alignement impersonnel et sériel des nouveaux-nés ne présage rien de bon. Il suggère que les humains de l'an 3000 sont devenus dès leur naissance des produits industriels, tout comme les végétaux qui n'ont plus rien de naturel :

Celles-ci [les plantations du jardin public de la ville futuriste de Sans Pair] différaient complètement de tout ce que le jeune homme avait vu jusqu'alors. Pour les grandes avenues, le chou colossal tenait lieu de marronniers fleuris, et des quinconces de laitues arborescentes remplaçaient les bosquets d'acacias et de tilleuls parfumés. Quant aux fleurs, on y avait substitué des cultures de tabac, de riz et d'indigo.

M. le Doux fit remarquer à Maurice cet heureux changement.

— Vous le voyez, dit-il, grâce aux efforts des économistes et des philanthropes, le monde a tellement changé de face, que Dieu lui-même aurait peine à le reconnaître. Tout ce qui n'était pour la terre qu'une vaine parure a disparu ; les légumineux perfectionnés et agrandis forment aujourd'hui la base de notre système forestier. À vos chênes ridicules, qui ne produisaient que des glands, on a substitué la betterave-monstre ; à vos rosiers, dont le parfumeur seul tirait parti, le bois de réglisse et les radis améliorés. Tout s'est ainsi trouvé ramené aux besoins de l'homme, qui a réduit la création aux proportions de son estomac<sup>34</sup>.

Pour Souvestre, le progrès épouse les vues matérialistes d'une époque, des scientifiques et des techniciens. Ce progrès n'est donc pas vrai et ne fait que causer la dénaturation de la nature. Cet appauvrissement tient à la préférence accordée à la quantité et à l'utile sur le qualitatif et la variété inhérente à la création naturelle. Souvestre place dans le même chapitre une séquence narrative consacrée aux « légumes monstres » et une autre séquence à un « heureux monstre », qui n'est autre qu'une vedette littéraire rendue célèbre par sa seule difformité physique. La juxtaposition des deux séquences est la stratégie narrative d'un chrétien fervent cherchant à montrer le peu de cas qui est fait de l'humain dans cette société industrielle dont le bonheur repose sur un prétendu perfectionnement de l'homme par la mécanisation, l'industrie et la chimie et donc sur un perfectionnement qui, à ses yeux, n'en est vraiment pas un.

Soumis à la méthode industrielle de l'allaitement à la vapeur, certains nouveaux-nés dépérissent. Ils ne sont pas standardisés au point de pouvoir s'adapter à l'élevage en batterie, dont les adeptes traitent par le mépris le caractère vital des sentiments, des liens charnels et affectifs. Dans la même logique, une fable intégrée à la fiction raconte comment une femme de l'an 3000, privée de son enfant, perd la raison. Ce chapitre est intitulé ironiquement « Une femme dépravée par les instincts de maternité et de dévouement »<sup>35</sup>. Le style est caustique puisque ce sont des valeurs essentielles de l'amour qui sont condamnées par la société industrielle du futur envisagé par Souvestre. Censés démultiplier la puissance humaine, les substituts artificiels au développement du corps humain finissent par ruiner l'humanité elle-même. Le corollaire de cette profonde inhumanité est, par la force des choses, la monstruosité du post-humain ou de l'humain augmenté.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 94-95.

<sup>34</sup> *Le monde tel qu'il sera, op.cit.*, pp. 125-126.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 418.

# Robots, mutants et humanoïdes.

## L'humain modifié

Dans la fiction de Souvestre, la manipulation des espèces naturelles apparaît de toute évidence comme une monstruosité et un sacrilège. Son sens de l'apologue procure cependant à ses visions un aspect divertissant. C'est ainsi qu'il met en scène les mémoires d'un homme qui ne connut le bonheur qu'après s'être transformé en une monstrueuse chimère à la suite d'un auto-empoisonnement raté :

« Après ces raisonnements, et beaucoup d'autres, non moins concluants, mes idées se trouvèrent tellement modifiées, que, loin de me plaindre d'avoir une corne, je me mis à regretter de n'en avoir qu'une. Deux cornes eussent évidemment offert un aspect plus complet et plus gracieux ; pour deux cornes, on eût pu exiger deux millions !

« Je me contentai provisoirement de celui qui m'était offert.

« Mon exhibition eut un succès prodigieux. On accourait de toutes parts pour voir le roi Extra (c'était ainsi que m'avait baptisé Blaguefort<sup>36</sup>). Les plus hauts personnages de la république me reçurent à leurs soirées ; je devins le divertissement à la mode, on voulut m'entendre, me parler, et le monstre fit remarquer l'homme d'esprit<sup>37</sup>.

Souvestre rédige là une parabole à double détente, qui vise aussi bien le mauvais goût de ses contemporains, épris du sensationnel, et la monstruosité qui consiste à dénaturer volontairement le corps humain. C'est un thème récurrent du *Monde tel qu'il sera*, qui trouve son point d'orgue avec l'évocation des « métis industriels ». La sélection des espèces est une pratique déjà connue et attestée par des traités d'agronomie<sup>38</sup>, qui apparaît dans les anticipations dès le début du XIXe siècle avec les *Voyages de Kang-Hi* du duc de Lévis. Ce dernier fait allusion à des expériences en agronomie menées à Rueil-Malmaison<sup>39</sup>. Le réel de l'anticipation est l'écho de la fiction à la réalité, compte tenu des initiatives prises par Joséphine de Beauharnais pour développer l'horticulture dans le parc de la Malmaison.

L'anticipation de Souvestre reprend en charge les premières expériences de sélection des espèces végétales, mais les transpose à l'humanité. Les « métis industriels » ont des caractéristiques corporelles prévues pour les rendre éminemment aptes à telle ou telle fonction et uniquement à celle-ci. La manipulation de l'humain et le perfectionnement prétendu du corps ne visent qu'à créer

<sup>36</sup> Un commerçant et commis-voyageur.

<sup>37</sup> *Le monde tel qu'il sera*, *op.cit.*, p. 135.

<sup>38</sup> Voir Etienne-Pierre Ventenat, *Le jardin de la Malmaison*, Crapelet, 1803 et l'utopie du jardin parfait dans Calvel, *Notice historique sur la pépinière nationale des Chartreux, au Luxembourg*, Le Normant et Marchant imprimeurs, 1804, où il est question de collections de fruits rares, d'amélioration des fruits par la greffe. Voir enfin Gadeau de Kerville, *Causeries sur le transformisme : de l'évolution des animaux et des plantes*, 1885 [ouvrage dont l'auteur envisage la sélection des végétaux, des animaux et des hommes ; s'il écarte la sélection humaine fondée sur des traits physiques, il considère la peine de mort comme un mode de sélection morale, pp. 53-55. Il fonde ses recherches sur les thèses de Haeckel qui seront reprises par les nazis].

<sup>39</sup> « De ce côté, tous les objets remplissent d'étonnement : la vue trouve à l'horizon le mont Valérien, aujourd'hui taillé en une immense pyramide, environ double dans toutes ses dimensions de ces fameux monuments égyptiens. Si la forme est la même, la destination est bien différente. Les pyramides des Pharaons étoient vouées à l'orgueil et à la mort ; celle des Français est consacrée à l'utilité publique et à la fécondité. Des terrasses régulières, imitant les degrés des pyramides et pratiquées autour de la colline, forment des planches expérimentales où sont cultivées, à différentes hauteurs, des plantes indigènes et exotiques, dans toutes les expositions. Plusieurs habiles botanistes habitent au pied du monument. On leur doit un recueil d'observations curieuses et instructives sur la végétation, et, ce qui vaut encore mieux, quelques variétés nouvelles de fruits délicieux ; au lieu de travailler comme plusieurs de nos curieux à rapetisser les arbres destinés à être élevés, ils cherchent à agrandir, à améliorer les espèces, étudient les produits de la greffe et des semis, et perpétuent ces heureux hasards que la nature en se jouant avait fait éclore sans vouloir les propager ». (*Les voyages de Kang-Hi*, *op.cit.*, p. 193).

des monstres que l'on peut instrumentaliser, danseuses aux jambes immenses et forgerons aux bras surpuissants. De même, les machines animées qui remplacent les bras des ouvriers sont représentées comme des monstres mi-humains, mi-métalliques :

Il leur fit, en conséquence, traverser l'usine, dont il leur expliqua, en passant, les différents travaux exécutés par des machines de toutes grandeurs et de toutes formes.

On voyait leurs immenses bras s'avancer lentement et soulever les fardeaux, leurs engrenages saisir les objets comme des doigts gigantesques, leurs mille roues tourner, courir, se croiser ! À regarder la précision de chacun de ces mouvements, à entendre ces murmures haletants de la vapeur et de la flamme, on eut dit que l'art infernal d'un magicien avait soufflé une âme dans ces squelettes d'acier. Ils ne ressemblaient plus à des assemblages de matière ; mais à je ne sais quels monstres aveugles, travaillant avec de sourds rugissements. De loin en loin, quelques hommes noircis apparaissaient au milieu des tourbillons de fumée ; c'étaient les cornacs de ces mammoths de cuivre et d'acier, les valets chargés d'apporter leur nourriture d'eau et de feu, d'éteindre la sueur de leur corps, de le frotter d'huile, comme autrefois celui des athlètes, de diriger leurs forces brutales, au risque de périr, tôt ou tard, broyés sous un de leurs efforts, ou dévorés par la flamme de leur haleine !<sup>40</sup>

Albert Robida, écrivain et dessinateur, (1848-1926) introduit aussi dans ses fictions illustrées par lui-même, une vision caricaturale du monde industriel et de la mentalité positiviste de ses contemporains. La position de Robida envers l'obsession de la technologie et du progrès matériel est intermédiaire entre sarcasme et célébration du progrès. C'est avec légèreté et dans un esprit de fantaisie qu'il envisage les excès et aberrations de la science. Après Souvestre, qui se gaussait de l'embonpoint causé par le racahout<sup>41</sup>, mélange à base de pâte d'arachide, Robida produit une affabulation autour du *tout chimique* avec cornues et alambics. C'est ainsi qu'un industriel nommé Monsieur de la Héronière, véritable ruine humaine<sup>42</sup> et cobaye d'un ingénieur surdoué, Sulfatin, est complètement remis sur pied grâce à un vaccin. Le grincement de la fiction moderniste réside dans l'inversion complète d'un processus naturel. Ce retournement paraît trop merveilleux pour être honnête. Et la fantasmagorie d'Albert Robida va si loin que l'on imagine aussi la création d'une nouvelle espèce à partir de procédés chimiques :

Il y a une mystérieuse légende sur le secrétaire général de Philox Lorris. D'après ce qu'on dit, acceptés pour vérités dans le monde savant, Sulfatin n'a ni père ni mère, sans être orphelin pour cela, car il n'en a jamais eu, jamais !... Sulfatin n'est pas né dans les conditions normales — actuelles du moins — de l'humanité ; Sulfatin, en un mot, est une création ; un laboratoire de chimie a entendu ses premiers vagissements, un bocal a été son berceau ! Il est né, il y a une quarantaine d'années, des combinaisons chimiques d'un docteur fantastique, au cerveau enflammé par des idées étranges, parfois géniales, mort fou, après avoir épuisé sa fortune et son cerveau en recherches sur les grands problèmes de la nature.<sup>43</sup>

<sup>40</sup> *Le monde tel qu'il sera, op.cit.*, pp. 167-168.

<sup>41</sup> Le racahout transforme un homme si rapidement qu'il devient obèse et est méconnaissable sur son passeport si bien qu'il rencontre des difficultés à la frontière : « C'était le gros voyageur, au nez microscopique, que le gendarme refusait de reconnaître dans le portrait-passe-port, qui le représentait maigre et fluet. Le petit homme alléguait en vain l'action du nouveau racahout auquel il devait cet accroissement rapide ; l'agent de la force publique, impassible comme la stupidité, déclarait ne pouvoir livrer passage qu'à l'original du portrait ! La difficulté fut soumise à un contrôleur qui en déféra à un vérificateur, lequel la porta à un directeur. Celui-ci se consulta longtemps, revit celles des trente-trois mille ordonnances qui réglaient la matière, et décida enfin que le gros homme serait remis à des dégraisseurs-jurés qui, après avoir prêté serment, s'occuperaient de le ramener à un état dans lequel on pourrait constater son identité ». (*Ibid.*, p. 55).

<sup>42</sup> On parle ici d'un « débris » (Albert Robida, *Le XX<sup>e</sup> siècle, La vie électrique*, p. 66).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 66.

Sulfatin est littéralement un *produit* chimique. Ce *specimen* unique est « Grand, fort et solide gaillard, marquant environ trente-cinq ou trente-six ans, large d'épaules, bâti carrément, un peu rugueux de manières et de physionomie inélégante, mais extrêmement intelligente, avec des yeux extraordinaires, vifs, perçants, d'un éclat de lumière électrique »<sup>44</sup>. Il contraste avec la dégénérescence de Monsieur de La Héronière. La science semble avoir restauré, en ce prototype unique, la santé et la force que les moeurs malsaines, débilitantes, des citadins, avaient peu à peu détruit.

Cet article proposait un cheminement historique de l'anticipation du duc de Lëvis, rédigée sous l'Empire, à celle d'Emile Souvestre (1846), en passant par les créations de Félix Bodin et de Charles Duveyrier. Cet itinéraire au coeur de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, complété par quelques excursions du côté de la fin de siècle avec Robida, a permis de découvrir les prémices de thématiques majeures de la science-fiction dès les débuts de la Révolution industrielle.

L'augmentation du corps est, dans ces anticipations, favorisée par l'existence d'engins aéroportés et subaquatiques, par des prothèses. Tous ces textes portent l'empreinte d'une aspiration démiurgique à la recréation du genre humain, qu'on l'appréhende désormais comme une entité collective, comme un hybride ou comme un monstre. Ce cheminement, qui tend à remettre en cause la notion même de l'humain, avec l'apparition de machines, de villes anthropomorphes et d'êtres humains transformés, élevés en batterie, aux capacités décuplées ou métissés avec des animaux, est emblématique d'un changement de perspective. Après les fictions optimistes de Duveyrier et de Bodin, datant du début de la décennie 1830, on passe de l'utopie à la dystopie avec Souvestre et *Le monde tel qu'il sera* en 1846. L'article souligne l'apport encore méconnu de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'intégration des sciences et techniques à la fiction. Il met aussi en relief les positions contrastées des écrivains, face au rêve d'un perfectionnement du corps humain. Ces derniers sont partagés entre l'enthousiasme, le pessimisme radical et la dérision joyeuse. Pour certains d'entre eux, le progrès et la religion sont compatibles alors que pour d'autres, la notion de perfectibilité attachée au corps et à la nature entre en conflit avec le don divin idéal que représente la création – l'homme et son corps. La vision des bébés en couveuse présente dans *Le monde tel sera* et celle des machines animées, intelligentes et menaçantes, sont créatrices d'un imaginaire qui nous est familier, tant les films ou séries de science-fiction récents exposent des créatures alignées dans des habitacles et baignant dans une étrange solution chimique<sup>45</sup> ou des êtres hybrides dotés de l'intelligence et de l'âme humaines, mais enfermés dans l'armure métallique d'un robot ou représentatifs d'un posthumain tératologique (*Avengers*).

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>45</sup> Dans *Matrix*, le cadavre humain immergé nourrit les machines alors qu'à l'origine, celles-ci devaient servir l'humain (Les frères Wachowski, *Matrix*, 1999, 41<sup>e</sup> minute du film). Dans *X-Files* [Chris Carter, 1993-2002], des hybrides créés à partir de l'ADN humain et extra-terrestre, des clones sont conçus en secret par l'État lui-même pour expérimenter une forme de thérapie génique et la création de créatures dotées de facultés hors norme (« La fiole Erlenmeyer », in *X-Files*, saison 1, épisode 24). Voir aussi le clone de Ripley dans *Alien, La résurrection* par Jean-Pierre Jeunet (1997).

